

Études littéraires africaines

HASSAN (Iyas) (édition critique, traduction et commentaire),
*Moïse l'Africain : migration de récits et brassage de
mythologies en Afrique subsaharienne*. Beyrouth ; Damas :
Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, coll. Ifpoche.
Bilingue, n°3, 2018, 141 p. – ISBN 978-2-35159-745-3



Elara Bertho

Numéro 49, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073880ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073880ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2020). Compte rendu de [HASSAN (Iyas) (édition critique, traduction et commentaire), *Moïse l'Africain : migration de récits et brassage de mythologies en Afrique subsaharienne*. Beyrouth ; Damas : Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, coll. Ifpoche. Bilingue, n°3, 2018, 141 p. – ISBN 978-2-35159-745-3]. *Études littéraires africaines*, (49), 240–242.
<https://doi.org/10.7202/1073880ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

au texte inédit de Delavignette : *Mémoires d'une Afrique française*, parmi d'autres tout aussi importants et passionnants ; et je pense aussi à la réédition annoncée du fameux *Force-Bonté* de Bakary Diallo, devenu introuvable). La réédition dans une même collection, sous la forme de livres imprimés, d'ouvrages importants et d'ouvrages secondaires, d'ouvrages que l'on attend depuis longtemps et d'ouvrages dont on se demande qui va les lire, rend l'ensemble de la collection assez difficile à saisir. Je m'interroge par ailleurs sur la politique éditoriale de L'Harmattan : la réédition au prix de 21,50 € le volume imprimé, de 15,99 € au format numérique condamne ces livres à n'être achetés que par les bibliothèques universitaires des pays « du Nord » et par quelques chercheurs passionnés. Or, certains textes (certes pas celui d'Oswald Durand, mais la grande majorité des autres) mériteraient de pouvoir être lus sur le continent africain, ce que ne permet pas le tarif proposé. L'éditeur Lambert-Lucas par exemple, spécialisé en linguistique, propose certains de ses ouvrages en accès libre. Si la version papier donne une existence plus pérenne aux ouvrages, l'idéal, pour une entreprise telle que celle d'« Autrement mêmes », serait *a minima* de pouvoir également proposer une édition pdf en accès libre, qui justifierait dès lors l'exhaustivité. Mais le plus intéressant sans doute, demandant toutefois davantage de moyens, humains et économiques, serait une édition numérique, qui permettrait notamment d'avoir accès à davantage de documentation, et surtout de mieux saisir cet ensemble complexe à plus d'un titre. Ainsi, les fictions d'Oswald Durand prises isolément sont devenues quasiment illisibles aujourd'hui ; mais réinsérées dans un ensemble (et c'est le projet même de la collection), elles permettent de saisir la façon dont s'est constitué ce que Mudimbe a appelé la « bibliothèque coloniale ».

■ Cécile VAN DEN AVENNE

HASSAN (IYAS) (ÉDITION CRITIQUE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE), *MOÏSE L'AFRICAIN : MIGRATION DE RÉCITS ET BRASSAGE DE MYTHOLOGIES EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE*. BEYROUTH ; DAMAS : PRESSES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT, COLL. IFPOCHE. BILINGUE, N°3, 2018, 141 P. – ISBN 978-2-35159-745-3.

À Niamey sont conservés près de quatre mille manuscrits de littérature en arabe et en langues africaines (haoussa, peul) notées en alphabet arabe – en *ajami*. Le centre MARA (Département des Manuscrits Arabes et Ajami) de l'IRSH (Institut de Recherches et Sciences Humaines) détient ainsi une version de *Moïse l'Africain*

(Récit de Moïse) qui appartient à cette tradition, encore trop peu étudiée, de littérature historique et religieuse rédigée en arabe, produite dans des centres intellectuels africains. La présente édition philologique et bilingue, établie par Iyas Hassan, est d'une grande érudition et permet un accès informé au texte, qui demeure, il est vrai, parfois aride. L'édition a été réalisée dans le cadre du programme VECMAS (Valorisation et éditions critiques des manuscrits arabes subsahariens) de l'ENS de Lyon, dirigé par Georges Bohas.

L'on ne sait rien de la date de rédaction de ce récit ni même de son auteur, si ce n'est son nom, Sa'id b. Isma'il, qui ne serait au demeurant peut-être que le copiste. Le titre rapporte ce texte au genre arabe du *qasas*, que l'on peut traduire littéralement par « récit ». Il s'agit, à partir du XI^e siècle, d'un genre majoritairement hagiographique, consacré aux vies et miracles des prophètes, notamment bibliques. Cette tradition transposée en contexte subsaharien constitue aujourd'hui un champ d'études relativement neuf. Le « récit de Moïse » relate un entretien secret (*munagat*) entre Moïse et Dieu : ce long dialogue est structuré par plusieurs listes de questions posées par Moïse, relatives aux attributs divins et à la nature de Dieu. I. Hassan remarque que cet usage du *qasas* est toutefois peu canonique : « de par sa structure, sa rhétorique et ses choix rédactionnels, ce texte n'a en effet cessé de se revendiquer de la littérature islamique savante et, en même temps, d'affirmer une hétérodoxie libre de tout canon » (p. 12). Il y a donc une « recomposition » de la « matière » islamique, qui incorpore plus ou moins librement des éléments narratifs divers. Cette hétérogénéité avait déjà été notée par Georges Bohas à propos d'autres manuscrits d'Afrique subsaharienne, comme par exemple *Le Roman d'Alexandre à Tombouctou : histoire du Bicornu* qu'il a édité en 2012 (Arles : Actes Sud). L'édition de I. Hassan s'attache minutieusement à repérer ce qui, dans le texte, relève de la *doxa* de l'exégèse islamique – notant les emprunts au Coran et aux autres textes fondateurs exégétiques – et ce qui relève d'associations narratives diverses. Une riche introduction et d'abondantes notes bilingues permettent ainsi de suivre pas à pas les libertés prises par ce « récit de Moïse ».

Le récit se déploie au fil des questions que ce dernier adresse à Dieu, examinant successivement les attributs de la communauté de Muhammad et la conversion de Moïse, les mœurs des serviteurs de Dieu – comprenant la liste de ce que Dieu prescrit et de ce que Dieu interdit – avant de passer au cycle du jugement, au cycle de la stupéfaction – où Dieu raconte sa splendeur, son étendue, son trône, l'éternité et l'origine –, et enfin au cycle du prêche. La fin du

qasas est marquée par de nombreux emprunts et reformulations d'Al-Gazali, et plus largement par la narration religieuse d'inspiration soufie.

Au sein de ce texte qui recourt volontiers à la liste et à l'inventaire, de très beaux passages ponctuent le discours de Dieu, manifestant une remarquable attention poétique. Ainsi, lors de l'exploration de l'étendue divine et de la création du monde, Dieu raconte à Moïse l'histoire de l'oiseau vert, à qui il apprit qu'il mourrait le jour où il aurait fini de manger tous les grains de sénevé dispersés dans chacune des quatre-vingt mille villes de la création. Le parcours relaté est celui de la progressive prise de conscience de la finitude : l'oiseau mange d'abord un grain par jour, puis un grain par mois, avant de se rebeller et de tenter de fuir sa destinée, et finalement de passer par l'acceptation en s'ouvrant à l'amour de Dieu. L'apprentissage du manque est décrit dans ces lignes avec une grande force pathétique et une belle efficacité narrative.

Résolument hybride, *Moïse l'Africain* est représentatif d'une glose religieuse dont les thèmes et les motifs migrent d'un continent à l'autre, de l'Orient musulman vers l'Afrique subsaharienne. Cette migration littéraire est caractéristique d'une littérature écrite en arabe au Sud du Sahara, encore trop peu étudiée, annotée et traduite aujourd'hui : on ne peut que saluer le patient travail qui a rendu possible la présente édition.

■ Elara BERTHO

IHEKA (CAJETAN), *NATURALIZING AFRICA : ECOLOGICAL VIOLENCE, AGENCY AND POSTCOLONIAL RESISTANCE IN AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2018, XII-211 P. – ISBN 978-1-316-64864-3.

Le titre du livre de Cajetan Iheka est programmatique : « naturaliser l'Afrique » est un projet rendu nécessaire par les ambiguïtés que la situation postcoloniale a générées dans les rapports que le continent entretient avec la nature. Il ne s'agit évidemment pas de revenir à l'assignation primitiviste de l'Afrique à la nature qui a marqué l'époque coloniale, et dont une des conséquences les plus insupportables a été l'animalisation des colonisés. Pour autant, l'effort, bien compréhensible, des études postcoloniales, qui se sont attachées à replacer les littératures africaines dans le jeu des mobilités et des hybridations culturelles, a certes réussi à décentrer l'Europe et à ébranler une certaine conception universaliste de l'humain, mais n'a pas suffisamment préparé le continent à affronter la